

Tipi@k

Souris à la vie

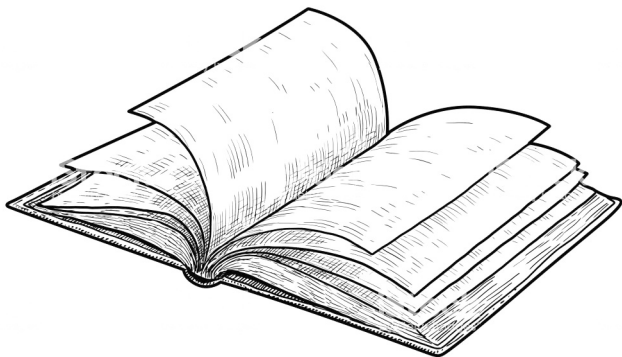
Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-2494-2

© Cyrille Gallée 1er mai 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. .L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

***A mon Henri. Puisse-t-il un jour
lui aussi avoir cette deuxième
chance...***



Chapitre 1

J'me présente, je m'appelle Henri, j'voudrais bien réussir ma vie, être aimé... Telle était la chanson que je fredonnais dans ma tête pour me donner de l'entrain. A croire qu'elle avait été écrite pour moi, du moins les premiers mots.

En ce jour d'Avril 2019, je faisais pourtant comme à mon habitude : le

ménage du lycée professionnel de ma ville. Ce job, ou plus précisément cette occupation de 15 heures par semaine m'avait été proposée via le dispositif d'aide aux handicapés.

Oui, je souffrais d'un handicap physique, d'un mal invisible mais qui me rongait. J'étais un alcoolique. J'étais arrivé à un point où je ne buvais plus pour ce que me procurait l'alcool mais parce que cela devenait une nécessité. Je cherchais à éviter le manque et toutes ses conséquences (tremblements, migraines, vomissements, transpiration, délires). J'aurais pu voler ou tuer pour ma dose d'alcool. C'était à cause de cela que j'en étais arrivé à être cet homme de ménage qu'on avait pris par pitié par le biais d'aides sociales.

Qu'importe si le lycée était fermé deux semaines pour les vacances et que

mon chef m'avait mis en congés. J'avais la clé et de quoi m'occuper pour quelques années. Ce travail était essentiel pour moi, pour m'échapper de ce deux pièces morne et vide au deuxième étage de ce HLM, que j'occupais à deux pas de là et où, seule la solitude et l'alcool m'attendaient chaque soir.

Je ne craignais pas la moindre mauvaise visite, car d'une part je m'enfermais dedans, et d'autre part l'établissement étant dans une zone industrielle, il y avait de la vie aux alentours. L'énorme laboratoire pharmaceutique jouxtant le lycée était ouvert, ainsi qu'un centre commercial. J'avais demandé et obtenu l'accord du proviseur pour venir travailler bénévolement pendant mes vacances, ce dernier m'ayant rapidement pris sous son aile dès mon arrivée, je ne sais pourquoi.

Pour tenir physiquement et moralement, je m'étais fait une sorte de planning hebdomadaire. Certes les poubelles ne se remplissaient plus, les déchets habituels et autres incivilités ne jonchaient plus les salles de classe, mais de nombreuses tâches n'étaient jamais accomplies, faute de temps, ce qui me donnait matière à continuer mon travail.

De temps à autre, je jetais un coup d'œil à travers les fenêtres auxquelles j'avais redonné une belle transparence et je n'y trouvais que le calme. Le silence imposé était lourd et pesant, mais heureusement parfois troublé par le passage d'une voiture, le bruit du vent dans les branches et les gazouillis des oiseaux.

Je restais à travailler deux ou trois heures puis, après m'être changé, je refermais tout derrière moi pour accomplir

en boitant les quelques kilomètres qui me séparaient de mon domicile. C'est évidemment ma « maladie » qui était la raison de ce boitillement. Dans la rue, je ressentais une sensation étrange, mélange de honte et de déni. Les rares passants que je croisais semblaient fuir mon regard tel un pestiféré. Comme si le simple fait de me regarder était contagieux, interdit ou dangereux. L'image que je renvoyais donnait aux autres un sentiment mêlé de pitié et de réprobation.

C'est à cette occasion que j'ai pu me rendre compte à quel point ma vie sociale était vide, hormis ces trajets au travail. Les seuls contacts que j'avais avec des élèves, enseignants et l'équipe de ce lycée, se résumaient à des signes de tête en guise de bonjour. La vie est triste quand les relations humaines sont à ce point réduites. Il faut qu'un grand malheur

arrive pour que les gens se préoccupent du manque de relation sociale, parfois trop tard. Bref, le pire de tout, c'est que le hasard sinistre avait fait que Clément, mon fils aîné, celui qui avait fait de moi un papa, y était scolarisé. Il faisait tout son possible pour ne pas me croiser, évitant mon regard. Sans doute était-il honteux de l'état dans lequel était son géniteur.

Parfois, j'en arrivais même à provoquer par de lourdes blagues des sourires forcés aux caissières du grand magasin, quand j'allais m'y ravitailler. Je dis sourires forcés car je pouvais y lire la lassitude et la froideur des hôteses quand elles scannaient mes nombreuses bouteilles d'alcool chaque semaine. Hélas, englué dans mon vice comme une mouche prisonnière d'un papier collant, je ne me sentais pas capable d'arrêter de boire. J'étais malade mais je refusais de

l'admettre. C'était l'excuse parfaite pour m'éviter toute remise en question.

Ma vie était morne et grisâtre comme la cage d'escalier et les murs du couloir qui menaient à mon appartement. Ils étaient quasiment identiques à ceux des couloirs qui menaient aux cellules dans lesquelles j'avais séjournées. Quant à mon appartement, c'était un peu une prison semi ouverte. Il était tel qu'il m'avait été remis : Des murs blancs, des meubles fades mais fonctionnels. Aucun tableau, ni bibelot. Aucune plante verte. Mis à part quelques vêtements et papiers, il n'y avait rien de personnel. Je n'étais que trop rarement sobre pour l'aménager ou le personnaliser... Il était à mon image : Sans âme, sans vie.

D'ailleurs la solitude dans cet appartement miteux était si insupportable que régulièrement je nourrissais des idées

noires. J'avais même envisagé de mettre fin à mes jours, au point d'acheter le nécessaire pour me pendre, même si j'étais incapable depuis mes années de scoutisme, de faire un nœud digne de ce nom.

Du physique de jeune premier de mes belles années, il ne restait hélas plus grand chose. Mes grands yeux noisette avaient perdus toute expression. J'arborais une barbe non entretenue par flemme de me raser et des cheveux gras qui me donnaient l'air d'un savant fou.

Même ma voix qui pourtant avait été mon atout majeur à la belle époque, était complètement éraillée par ma consommation excessive d'alcool de piètre qualité. Mes cheveux noir corbeau commençaient à blanchir doucement. Je souffrais régulièrement de la goutte, maladie des buveurs, qui faisait gonfler mes pieds ou mes mains. Cela me donnait

des douleurs insupportables. Et ce fameux boitillement qu'évidemment je soignais par des doses toujours plus élevées d'alcool. C'était stupide car mon mode de soin consistait alors à mettre de l'essence dans un brasier. Mais peut-on demander à un alcoolique, quelqu'un dont l'esprit est hors service la plupart du temps, d'avoir un raisonnement logique et cohérent ? Si tel était le cas, il serait bien plus facile de se sortir de cette addiction.

Toujours est-il que cela m'a causé de nombreux soucis de santé. Mes excès ont entraîné des problèmes intestinaux, des douleurs musculaires et nerveuses chroniques, des tremblements. L'absence de tout exercice physique n'arrangeait rien, alors même que mon corps était habitué à de hautes doses d'endorphine, la drogue naturelle du sportif.

La jolie bouteille, sacrée bouteille, ne voulait pas me laisser tranquille. Je ne voulais pas la quitter, je ne voulais pas m'en aller et je ne voulais pas recommencer ma vie comme j'aurais pu le dire en paraphrasant Graeme Allright.

La musique était le seul exutoire et le seul divertissement qu'il me restait. Mon smartphone me permettait d'en écouter gratuitement. Parfois quand j'étais sobre suffisamment longtemps, je me faisais seul des sessions Karaoké ou Rock n roll.

Malheureusement, il suffisait d'une chanson liée à ma vie d'avant (du Johnny Halliday par exemple, le chanteur préféré de mon ex-femme) et soudain la nostalgie finissait toujours par l'emporter. Je la noyais alors quasi systématiquement dans le whisky, n'ayant aucune autre option pour combattre la noirceur qui s'emparait de moi. Hélas, rien ni personne ne pouvait

la combattre à ma place. C'était un cercle vicieux dont j'étais hélas incapable de m'échapper.

A l'époque, j'en voulais à tout le monde. A ma femme (je ne pouvais accepter le divorce et le fait que c'était désormais mon ex-femme) qui m'avait abandonné. J'en voulais aussi à mes amis qui ne m'avaient pas soutenu.

C'était de la faute de tout le monde, la famille, les amis, la société, mais pas la mienne. J'étais incapable de la moindre remise en question de mon état et de ma propre culpabilité.

Seul comptait désormais ma bouteille de whisky quotidienne. La plus forte possible, qui me tenait lieu d'amie. Parce que pour moi, les alcools plus doux c'était comme de la pisse. Peu m'importait la marque et le goût. Je prenais les marques discount. Nul besoin de qualité, je